

DE LA MONDIALISATION

Je me propose de présenter à grands traits la question que Gérard Granel qualifie d'archi-politique et qui vise à entrer dans la compréhension du monde de la mondialisation dans lequel nous vivons. À cette fin, je m'appuierai principalement sur un texte issu d'une conférence donnée en novembre 1990 à la New School for Social Research de New York qui est intitulée *Les années 30 sont devant nous*¹, sous-titrée « Analyse logique de la situation concrète », et qui a pour leitmotiv les formations politiques portées par des « lames de fond populistes » qui sont apparues autour des années 1930 : consolidation du pouvoir fasciste en Italie, du pouvoir nazi en Allemagne, et, parallèlement, installation par Staline en U.R.S.S. de « l'âge d'acier de l'anonymat de la bureaucratie » (67).

Ce texte part d'un double constat : l'impuissance des démocraties de l'époque à enrayer la marche des nœuds fascistes, des commandos nazis et des « fonctionnaires staliniens », et l'incompréhension quasi générale à laquelle ces « phénomènes monstrueux » ont donné lieu, au moment de leur apparition, aussi bien de la part des politiques que de celle des intellectuels. Ainsi Léon Blum affirma en 1932 qu'Hitler incarnait l'esprit de la rénovation et de la révolution ; et en 1936, au moment de la réoccupation de la Rhénanie par les troupes allemandes, André Breton et Georges Bataille créditèrent la « brutalité anti-diplomatique d'Hitler » de véritables « intentions pacifistes » (68-69) !

Granel prévient son lecteur que, s'il a choisi un titre délibérément provocateur, ce n'est évidemment pas pour suggérer que la barbarie des années 30 menacerait de faire retour sous la forme où elle est apparue dans l'histoire, mais pour montrer que le « challenge radical » auquel les systèmes démocratiques furent confrontés entre 1926 et 1945 n'est pas un « accident de parcours » dans le cours du développement du monde moderne, mais la toute première « érosion » qui a révélé la fissuration des structures de ce monde – son incapacité à faire-monde –, et que, par conséquent, ce qui est à la source de l'effondrement des années 30 n'est aucunement derrière nous, même si cela ne se manifeste pas du tout aujourd'hui de la même façon qu'à l'époque. Un certain nombre de phénomènes « patents » et fort « inquiétants » qui accompagnent notre histoire la plus récente indiquent en effet que la course à la mondialisation n'est pas aussi radieuse

¹ « Les années 30 sont devant nous – Analyse logique de la situation concrète », *Études*, Paris, Galilée, 1995, p. 67-89. Pour mes références aux *Années 30*, je me contenterai d'indiquer le numéro de page, entre parenthèses, dans le corps de mon propre texte. Et, sauf indication contraire, les expressions entre guillemets apparaissant dans mon texte sont également tirées des *Années 30*.

qu'il y pourrait paraître, et que, si nous voulons éviter une incompréhension et une impuissance semblables à celles de nos pères à l'égard de notre propre avenir (68), il nous faut remettre en cause la confiance (très largement partagée au lendemain de l'effondrement des régimes de l'Est et du mur de Berlin) en la capacité de nos actuelles démocraties libérales à conjurer toute « nouvelle dérive ».

D'où l'objectif des *Années 30 sont devant nous* : déchiffrer ce qui n'est nullement donné à même les phénomènes inquiétants qui assombrissent notre présent – à savoir « leur sens au sein d'une systématique qui les unit tous » et les « place dans leur véritable lumière » –, en déterminant, d'une part, celles des caractéristiques des phénomènes monstrueux des années 30 qui ne sont pas particulières (spécifiques à la configuration de l'époque), mais historiques (c'est-à-dire révélatrices de l'essence de la modernité), et en prenant, d'autre part, la mesure des « changements intervenus depuis la dernière guerre mondiale dans les formes réelles prises par les caractéristiques en question » (75).

C'est ce travail de déchiffrement que Granel nomme, non sans humour, « analyse logique de la situation concrète », en retournant une fameuse formule de Lénine. Par quoi il entend une analyse qui applique aux phénomènes historiques les principes de l'élucidation phénoménologique de type herméneutique dégagés Heidegger dans *Être et temps*², et qui présuppose que les « brisures » et les « craquements » de notre histoire font apparaître les traits les plus saillants de la « figure historique » des Temps Modernes³, telle que la réalise la mondialisation en cours. Un tel travail cherche à comprendre ce qui nous arrive. Il ne croit pas en la possibilité d'une « transformation du monde » du genre de celle que Marx et Engels appelaient de leurs vœux⁴, et que Lénine pensait pouvoir réaliser sur la base d'une « analyse concrète de la situation concrète » ordonnée aux principes de la théorie marxiste de l'histoire. Mais il ne vise cependant pas à proposer une simple « interprétation du monde », car s'il accrédite la thèse de Heidegger selon laquelle « il n'y a « rien à “faire”, ni du dedans ni du dehors, contre un âge de l'Être », il reconnaît néanmoins qu'il y a « beaucoup à préparer (non comme un dispositif, mais comme un venue), en cessant de rester-contre et en s'écartant au

² Sur la « situation herméneutique », cf. M. Heidegger, *Être et temps*, § 45.

³ Sur ce présupposé que Granel tire des analyses des § 15-16 d'*Être et temps*, cf. « Un singulier phénomène de mirement », in *L'époque dénouée*, Paris, Hermann, 2012, p. 100 : « Peut-être peut-on dire que les brisures historiques – comme fut l'effondrement des années 30 en Allemagne – jouent à l'égard d'une forme historique de monde le même rôle que, dans l'analyse des formes les plus simples de l'étant, la cassure de l'outil. Car celle-ci, en rendant l'outil brutalement inutile, peut en effet provoquer quelque chose d'autre et de plus que le simple fait de le remplacer par un autre : faire apparaître au regard de la prévoyance l'(o)utilité-elle-même ».

⁴ Cf. l'énoncé de la Onzième Thèse sur Feuerbach, in F. Engels, K. Marx, *L'idéologie allemande* : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer. »

contraire légèrement »⁵. Le déchiffrement de notre aujourd'hui auquel il travaille vise donc à ne pas nous laisser entièrement démunis par rapport à notre propre avenir.

*

Pour déterminer les traits proprement historiques des phénomènes monstrueux des années 30, Granel se tourne vers les rares penseurs qui ont compris, au moment même leur apparition, ce dont les totalitarismes de l'époque étaient le nom : Franz Neumann, Simone Weil et Antonio Gramsci. De l'examen auquel il soumet leurs analyses respectives, il ressort ce qui suit.

Gramsci, du fond de la prison où Mussolini l'a enfermé dès 1926, a perçu l'impasse bureaucratique où Staline était en train de conduire la Révolution d'octobre (70), et il s'est engagé dans une refondation du marxisme qui montre qu'il ne faut pas jouer la carte de la « concentration monopolistique », en supposant les superstructures déterminées en dernière instance par les infrastructures, mais se battre à la fois pour un nouvel ordre de la production et pour une autre culture, car « l'hégémonie bourgeoise », loin de reposer sur la seule organisation de la production, est une forme de pouvoir diffuse et multiforme qui a aussi pour ressort l'organisation des mœurs, des arts, de la technique, de la science, etc.⁶

Simone Weil a, pour sa part, mis en place des « moyens d'analyse entièrement nouveaux » des phénomènes totalitaires. Elle a montré que le fascisme et le nazisme sont des mouvements populistes qu'il convient de comprendre comme le « contrecoup social et politique » d'un monde rendu inhabitable par l'émergence de deux phénomènes entièrement nouveaux : la « technicisation acéphale de la production (y compris celle du travail scientifique), et la coordination bureaucratique qu'elle engendre ». Et elle a également montré, dans *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?*, que ces deux phénomènes permettent de rendre compte de la consolidation du bolchevisme par Staline (69-70).

Enfin, Franz Neumann a très significativement placé sous l'égide de Béhémoth – le monstre du livre de Job dont Hobbes avait expliqué qu'il ne cesse de raviver les guerres civiles – son enquête sur les structures et les pratiques du national-socialisme. Et il a établi, à l'encontre des deux interprétations du nazisme qui prévalaient alors (70, 85), que la folie nazie, loin d'être imputable à la seule psycho-pathologie d'Hitler, est l'expression d'une rationalité folle, ordonnée à une véritable logique du chaos et dotée d'une efficacité redoutable, et que le national-socialisme n'est pas un mouvement passéiste cherchant à restaurer l'ancienne communauté hiérarchisée des guildes, mais un

⁵ Cf. « Préliminaires pour autre chose (II) », in *L'époque dénouée*, p. 79.

⁶ Sur l'interprétation de Gramsci par Granel, voir « Gramsci et le pouvoir », in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Galilée, 1990, p. 383-396, ainsi que le cours que Granel a consacré à Gramsci en 1973-1974 (accessible en ligne : www.gerardgranel.com).

mouvement hyper-moderne et technicisant qui s'appuie sur une économie monopolistique fondée sur une concurrence sauvage entre lobbies. En outre, Neumann a montré que l'ascension fulgurante d'Hitler a été rendue possible par le fait que la « construction politique de Weimar » reposait sur un compromis purement factuel entre groupes sociaux et politiques hétéroclites lui interdisant de satisfaire au « besoin de totalité » induit par la « rationalisation galopante de la production ». Ce qui fit, selon lui, le lit du national-socialisme est donc l'apparition d'une économie monopolistique dans un pays auquel faisaient défaut toute homogénéité sociale et toute unité politique véritables.

Pour établir la pertinence de ces différentes thèses ainsi que leur convergence, Granel remarque que le national-socialisme est effectivement un « processus d'unification absolument nouveau » reposant sur la seule « volonté du chef » (87) et proliférant dans toutes les « branches d'activité » (aussi bien industrielles et commerciales, militaires et policières que scientifiques et culturelles)⁷ qui n'épargne aucune parcelle de la « substance sociale », et qui contient en germe le mode de totalisation propre au stalinisme – à savoir « l'unification, entre les mains du chef, de la bureaucratie industrielle, de la bureaucratie syndicale et de la bureaucratie d'État » (70). Il explique aussi, en recroisant les analyses de la prise de pouvoir par Hitler données par Béhémot et la thèse sur la montée des totalitarismes formulée dès 1933-1934 par Simone Weil, que l'idéologie nazie a réussi à s'imposer, malgré sa grossièreté, pour deux raisons principales. D'abord parce que l'Allemagne qui, à la différence des autres sociétés modernes d'Europe, n'avait connu aucun « nivellement progressif du “way of life” par le travail et l'argent », fut contraindre d'entrer « sans aucun *melting process* dans le *melting pot* » (86-87) ; ensuite parce qu'au moment où elle connut, à l'instar des États-Unis, une concentration monopolistique du Capital sans précédent en Europe, elle ne put s'appuyer sur aucun « mouvement populaire anti-monopolistique » du type de celui, soutenu par Roosevelt et Wilson eux-mêmes, qui fit contrepoin aux effets délétères de l'économie monopolistique en Amérique, étant donné que tous les syndicats et les partis communistes et socialistes d'Europe considéraient la rationalisation de la production comme une étape inévitable (86).

Somme toute, Neumann, Weil et Gramsci s'accordent à reconnaître que les totalitarismes des années 30 furent le contrecoup brutal de l'apparition des mutations économiques par lesquelles le monde moderne a entamé sa mondialisation. Et leurs analyses, bien qu'elles ne soient pas elles-mêmes menées dans une perspective historique, indiquent néanmoins clairement que la technicisation et l'organisation

⁷ Ce dernier point est développé dans « Un singulier phénomène de mirement ». Voir plus particulièrement, p. 106-109.

bureaucratique de la production sont les traits essentiels, et donc historiques, de la crise des années 30.

*

Après la Seconde Guerre Mondiale, le technicisme et le bureaucratisme ont connu une expansion et une accélération considérables qui ont induit une reconfiguration totale (à la fois quantitative et qualitative) des « corps productifs modernes », ainsi que de véritables métamorphoses dans les « réalités sociales » et les « mécanismes politiques que leur fonctionnement engendre ». Les tâches se sont segmentarisées toujours davantage et robotisées, l'emploi est devenu flexible, faisant ainsi apparaître au grand jour le principe d'infinité qui constitue l'essence du travail moderne en tant qu'il consiste à « pousser aussi loin que possible la réduction des matières à une généralité amorphe » (78). Sont alors apparus de façon concomitante, « au carrefour des possibilités technologiques et du rythme de rotation du capital », une transformation de la propriété elle-même en gestion – c'est-à-dire en une « forme de travail-du-maître qui excède les oppositions hégéliennes » –, et de « nouveaux métiers » valorisés et valorisants, qui organisent la culture en « un segment de la production » et transforment les intellectuels en des « professionnels de l'animation culturelle » et du « bruitage idéologico-moral »⁸.

Cette « révolution », dont Granel remarquait à la fin des années 80 qu'elle est « une nouveauté historique encore inanalysée », montre que « l'Entreprise » a réussi à propager ses propres lois « dans toutes les activités sociales non immédiatement productives et dans la sphère du politique elle-même », et que c'est elle qui, aujourd'hui, « domine le progrès des sciences par la mainmise sur la recherche et l'université », « réforme l'appareil scolaire pour l'adapter à l'outil de production », « transforme la vie de l'esprit en industrie culturelle », « réduit la jeunesse à une clientèle à travers la sponsorship des sports et l'organisation d'un ensemble de produits et de « services » spécifiques », et « homogénéise enfin l'expression de toute liberté et la formulation de toute question au sein de son pluralisme aseptisé »⁹.

Désormais, les « corps productifs modernes » ont donc le pouvoir de « courber la responsabilité politique » et de contraindre les démocraties libérales à gouverner une « réalité primitivement et ultimement dédiée à la « production » » (84), si bien que la politique n'est elle-même plus qu'une pure affaire de calcul gestionnaire, dont l'objectif premier est l'optimisation de la productivité et de la compétitivité. Or, d'une façon générale, cette « dégénérescence de la fonction politique en techno-bureaucratie » (84)

⁸ Pour cette analyse des nouveaux métiers et de la flexibilité de l'emploi à laquelle *Les années 30* ne font que renvoyer, p. 87, cf. « Qui vient après le sujet ? » in *Écrits logiques et politiques*, p. 327-338.

⁹ « Qui vient après le sujet ? », p. 331-332.

confronte les peuples qui sont les organisateurs de la mondialisation à « une sorte de “croissance de l’inexistence” à l’intérieur de la gestion rationnelle du travail et de l’institutionnalisation de la liberté dont ils sont si fiers »¹⁰. Plus gravement encore, elle confine le « souci politique » envers le travail et les travailleurs à des « préoccupations telles que la baisse du taux de chômage et/ou l’accroissement de la formation professionnelle », en occultant le fait que le travail, « dans sa détermination moderne achevée » (c’est-à-dire indissolublement industrielle et commerciale), est un travail abstrait, n’offrant « plus aux “forces essentielles de l’homme” (en langage marxien), au “*Dasein* dans l’homme” (en langage heideggérien), la possibilité de s’investir et de se déployer en lui » (84). Et cette situation fait naître, dans les couches populaires, la conscience obscure d’un « manque à être » qui cherche son exutoire dans une « projection de soi » imprévisible et instable dans le populisme dont il existe aujourd’hui deux formes : celle par laquelle le populaire s’intègre « à la forme résolument moderne du Contrat-Usine, mais à une place où il n’est jamais à sa place » (d’où les revendications corporatistes, les révoltes, etc.), et celle par laquelle il se désintègre en projetant « son rejet en existence sous la forme de l’existence délinquante » (d’où l’apparition de la criminalité comme « phénomène social »)¹¹.

À ces “désordres” internes aux sociétés contemporaines s’ajoute, dans leurs marges, d’autres désordres qui, eux non plus, n’augurent en rien d’une mondialisation à visage humain. Car s’il est vrai qu’aujourd’hui « toutes les nations se rangent sous la bannière du droit international », il est également vrai que l’« état de droit » et les « droits de l’homme » sont des « entités » qui ne servent pas tant à libérer les peuples des tyrans qui les oppriment qu’à sauvegarder les intérêts des organisateurs de la mondialisation dont il ne faut pas oublier qu’ils en sont aussi les profiteurs. Comme Granel le souligne dans l’article qu’il a consacré à la deuxième guerre du Golfe (« De quel droit ? »), sous couvert de justifications juridico-morales et d’intentions humanistes (aide au développement, transfert de technologies, etc.), la politique de la communauté dite internationale au Moyen-Orient est d’abord au service des « intérêts pétroliers, financiers et géopolitiques de l’Occident ». Et elle reconduit « indéfiniment la dépendance » des pays en voie de développement à l’égard des pays industrialisés qui continuent à exploiter sans scrupules leurs « ressources naturelles », ainsi que leurs « ressources humaines » (entendons : une force de travail peu coûteuse). Aussi, si l’on voulait résumer d’un trait le « nouvel ordre » que les nations riches tentent d’imposer au monde, il faudrait dire : « Sous le “droit”, la force, et sous la force, l’argent »¹².

¹⁰ Cf. « De quel droit ? », in *Apolis*, Mauvezin, T.E.R., 2009, p. 101.

¹¹ Sur ces deux formes de populisme dans les sociétés contemporaines, cf. « La guerre de Sécession », in *Écrits logiques et politiques*, p. 364-366.

¹² Cf. « De quel droit ? », article écrit au lendemain du coup d’envoi de la seconde guerre du Golfe, initialement paru dans la revue *Marxisme en mouvement*, en avril 1991, p. 99-102.

Les différentes catégories de phénomènes inquiétants qui assombrissent notre présent témoignent donc de ce que la production industrielle et commerciale n'est pas un phénomène parmi d'autres, mais « le phénomène qui manifeste l'essence de notre monde et en détermine la marche, pour ne pas dire le destin »¹³. Et ils ne laissent aucun doute sur le fait que « l'entrelacs de la liberté et du développement », loin d'être le monogramme des Temps Modernes, n'en est que la façade derrière laquelle se dissimule ce que Marx a nommé, en référence au monstre de l'Apocalypse, « le chiffre de la Bête », pour montrer que le contrat social moderne n'est pas obtenu par abstraction des réquisits du marché, comme le soutiennent ses théoriciens, mais qu'il exprime au contraire l'esprit du marché¹⁴, et met la liberté elle-même sous la dépendance des avatars historiques de la libéralité.

Aussi les « craquements » de notre histoire la plus récente donnent-ils à entendre le devenir-phénomène-total de la production ; ils témoignent de ce « fait étrange » qu'aujourd'hui « le monde est commerce », et qu'en lui, aucune réalité, qu'elle appartienne à la « sphère » de la production industrielle, ou aux « sphères » politique, intellectuelle, artistique, etc., et même à la « sphère » religieuse » « ne peut tout simplement pas être sans être soumise au commerce, sans entrer dans une logique commerciale » (83-84).

*

D'une façon générale, Granel n'entend pas par « production » seulement la fabrication de produits, mais aussi la « fabrication » de connaissances. Il situe en effet la « loi la plus intime » du monde moderne dans un concept de « production » où se rassemblent les traits essentiels de deux autres concepts dont son archi-politique s'efforce de faire ressortir « l'homothétie du point de vue théorique et la confluence du point de vue historique »¹⁵.

Le premier est le concept d'« essence de la technique moderne » dont Heidegger a proposé une explicitation qui montre, d'une part, que le projet fondateur des Temps modernes est le projet de « maîtrise et possession » de la nature par la science et la technique dont Descartes a proposé la toute première formulation¹⁶, et d'autre part, qu'à l'époque de la technique planétaire où nous vivons (c'est-à-dire à l'époque de la

¹³ Cf. « La production totale », in *Apolis*, p. 73.

¹⁴ Cf. Karl Marx, *Le capital, Œuvres, Économie I*, La Pléiade, p. 622. Le passage de l'Apocalypse auquel Marx fait référence stipule que personne ne peut « ni acheter ni vendre, sinon celui qui porte la marque ou nom de la bête, ou le chiffre de son nom ». Granel a proposé un commentaire de ce passage dans sa « Lecture générale de Marx » (cours de 1983-1984, à paraître), et c'est à lui qu'il fait allusion, dans le passage des *Années 30* où il présente Marx comme un « rabbin refoulé », un « rhénan antiprussien », et un « aristotélien impénitent », p. 71.

¹⁵ Pour cette formulation, cf. « L'enseignement de la philosophie », in *Apolis*, p. 89. *Les années 30*, quant à elles, parlent d'« homologie formelle » entre les deux foyers de la modernité (p. 82).

¹⁶ Sur ce point, cf. M. Heidegger, *Qu'est-ce qu'une chose ?*, Paris, Gallimard, 1971, p. 76-117.

réalisation pleine de ce projet), le “monde” n’est plus appréhendé que comme un fonds de réserve commanditable par l’“animal rationnel” et exploitable par des dispositifs de production visant à l’accroissement de leur propre efficacité, en sorte que, dans le monde de la mondialisation, « l’action efficace est partout, et le déploiement d’un monde nulle part »¹⁷.

Le second concept est celui que *Les années 30* présentent en termes de « Travail-Richesse », que Granel tient pour la clef du versant non métaphysique des analyses de Marx. Il permet de reconnaître l’entière spécificité du mode de production capitaliste, et d’établir qu’en lui, la production « n’est pas d’abord production de produits, et indirectement cause d’enrichissement, mais directement production de la richesse, et indirectement production de produits »¹⁸ – en d’autres termes, que le Capital s’auto-produit à la manière d’une « substance automatique »¹⁹, dotée d’une “vie” propre.

En recroisant les analyses du « capital proprement dit » développées par Marx avec celles de l’essence de la technique moderne esquissées par Heidegger, *Les années 30* montrent que la production moderne est « production à la fois du sujet autonome et de la richesse automatique » (87), et qu’elle est ordonnée à une logique de l’infinité qui est « la négation de cette vérité grecque qu’une limitation nous commande, et que, sous peine de folie, d’errance interminable, de crime incoercible, notre existence n’est possible qu’en se rangeant à ce commandement » (74). Selon Granel, la « figure historique des Temps modernes » possède donc « deux foyers » : « l’infinité du sujet », et « l’infinité du Travail-Richesse » (81).

Les analyses qu’il propose du premier montrent que le système des idéalités modernes est le système de l’auto-production infinie de soi par soi (à travers le savoir et l’agir) qui « s’ouvre et se ferme sur la présence de soi à soi » du sujet égologique, tel que Descartes l’a inventé (73). Ce système reconnaît au sujet connaissant l’insigne pouvoir de discriminer le vrai et le faux par un mode d’analyse fonctionnel (« la méthode ») par lequel il « ressaisit son acte propre » en toutes ses opérations et produit un « savoir automate », capitalisable, qui ramène à l’unité les phénomènes les plus divers (autrement dit, broie tous les matériaux). « Produire avec une productivité de plus en plus élevée – de plus en plus pure (purement productrice) – de l’essentiellement productible », telle est, souligne en effet Granel, « l’essence de la science moderne qui permet de la comprendre comme « utilité pratique », où “pratique” entendu lui-même de façon moderne, n’appartient plus en rien à ce que les Grecs nommaient *praxis*, mais

¹⁷ M. Heidegger, « Dépassement de la métaphysique », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 107.

¹⁸ « La production totale », p. 74.

¹⁹ “Substance automatique” est l’expression par laquelle Marx définit le capital.

relève de la version métaphysique moderne de ce qu'ils nommaient *poiein* : produire »²⁰.

Le système des idéalités modernes attribue également au sujet moral la capacité de discriminer le bien et le mal par une intention dans laquelle il reconnaît, « détachée de la matérialité de ses motivations, la seule Loi qui vaille pour lui au ciel et sur la terre : l'universalité de sa propre forme » (73) – autrement dit, son autonomie. Et ce système détermine contractuellement par cette même « Forme-Loi » les modalités de l'existence politique moderne, en définissant par la « Volonté Générale » le peuple comme un « “tout” qui n'a rapport qu'à lui-même en tant que tout », et qui est « à la fois sujet et souverain de soi-même »²¹.

Mais l'idée d'une auto-production de soi par soi permet également de (re)définir le sujet moderne comme sujet du bonheur, en montrant que le bonheur ne réside nulle part ailleurs que dans l'énergie au travail, et que l'homme peut y accéder en discriminant l'utile et le nuisible par « un calcul des plaisirs dont le principe est l'accomplissement » de toutes ses virtualités naturelles « dans la production individuelle et collective de soi-même par le travail » (73). Hume – et c'est là sa force – a en effet ramené sur terre les idéalités modernes, et il en a proposé, avec « un humour tout britannique », un « panégyrique » qui fait de la production l'action-mère commandant toutes les pratiques (y compris les pratiques théoriques) des hommes à l'époque moderne²².

Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, au moment où fut élaboré ce système d'idéalités, le « processus de formation » du monde moderne était déjà en cours depuis un certain temps, puisqu'au lendemain des Grandes Découvertes, le commerce s'était étendu de toute part sur le monde. Mais, à l'époque, la production économique était artisanale, et non industrielle, et les échanges commerciaux, s'ils produisaient de la richesse en abondance, ne produisaient pas encore « l'infinité du Travail-Richesse ». Ce n'est en effet qu'au XIX^{ème} siècle que la production économique est elle-même soumise à la logique de l'infinité productive, et c'est alors seulement que la modernité devient la figure historique de notre histoire, qui est en passe d'en donner une à tous les peuples de la planète. « Il a fallu à peu près cinq siècles », souligne Granel, pour que « la production commerciale révèle tous ses caractères essentiels en même temps qu'elle étendait sa domination sur toute réalité », « cinq siècles pour passer des corporations à l'industrialisation mondiale, à travers les manufactures, la petite puis la grande industrie dans des cadres nationaux, enfin le *cracking* économique des souverainetés nationales dans la formation de grands ensembles productifs, en nombre très réduits, qui savent déjà qu'ils ne sont eux-mêmes que des sous-ensembles d'un ensemble de tous les ensembles : l'Industrie-Monde (ou, ce qui revient, le Marché-Monde) » (82-83).

²⁰ « Un singulier phénomène de mirement », p. 103.

²¹ Cf. « La guerre de Sécession », *Écrits logiques et politiques*, p. 353 (en référence à Rousseau).

²² Sur le statut de Hume dans la philosophie moderne, *id.*, p. 289-326.

Or la logique de l'infinité productive s'est emparée de la production économique à la faveur du chiasme entre le social (*gesellschaftlich*) et le chosique (*sachlich*) dont Marx a montré qu'il transformait les rapports sociaux en des rapports chosiques et le « travail vivant » en une marchandise comme une autre – faisant ainsi des travailleurs les parcelles indifférenciées d'une communauté de travail définie par le seul « (temps de) travail abstrait » –, et qu'il parturissait une tout autre forme de richesse que celle qui avait auparavant existé de par le monde. Cette richesse-là naît de l'union du principe d'infinité qui constitue l'essence même de la richesse, en tant qu'elle est ordonnée à une logique, non pas économique (au sens étymologique), mais chrématistique, et du principe d'infinité qui caractérise le travail moderne, en tant qu'il traite toute chose « comme matériau, sans égard à ses formes essentielles (sinon comme contraintes aux limites) » (82). Elle ne se thésaurise pas et ne se dépense pas dans l'usage. Elle ne "s'accumule" en effet qu'en circulant toujours plus vite et en s'accroissant toujours davantage, au point de transformer le monde lui-même en « une immense accumulation de marchandises »²³. Et, comme Marx l'a suggéré dans les *Grundrisse*, « l'accélération de l'infinité respective » du travail et de la richesse « en une infinitisation réciproque » n'est pas seulement sous la dépendance des changements quantitatifs introduits dans le processus de production (allongement du temps de travail, accélération du rythme des cadences, etc.), mais elle est aussi sous la dépendance des changements de la forme même de la production rendus possibles par les révolutions technologiques.

C'est cette dernière thèse qui permet à Granel de mettre en dialogue Marx avec Heidegger et de montrer non seulement que la logique de l'infinité productive a aujourd'hui franchi une limite au-delà de laquelle il ne lui est plus possible de « dissimuler le besoin de totalité qui lui est inhérent » (88), mais encore que la marche de la mondialisation est rythmée par la « capitalisation entrecroisée » des technosciences et du travail-richesse, et qu'elle est en passe de transformer l'humanité en une multitude anonyme et acéphale travaillant à la « production de marchandises par des marchandises »²⁴.

L'avenir de la modernité est par conséquent "bouché". Il est à la « gestion infiniment reconduite de l'anhistorique »²⁵ qui ne peut nous offrir que la morne continuité d'un présent où rien ne peut, à proprement parler, advenir, mais où des ébranlements de tous ordres (révoltes, sursauts d'agonie des humanités finies, etc.) ne peuvent manquer de se produire, étant donné que la trame historique de notre histoire contrevient à « cette vérité grecque qu'une limitation nous commande » – vérité réaffirmée par Heidegger qui tient

²³ L'expression est récurrente, sous la plume de Marx, où elle caractérise la « richesse bourgeoise ».

²⁴ Selon la formule de Piero Sraffa (l'économiste d'obédience marxiste, ami de Gramsci et Wittgenstein) qui a publié en 1960 un ouvrage intitulé : *Production of Commodities by Means of Commodities : Prelude to a Critique of Economic Theory*.

²⁵ Cf. « Qui vient après le sujet ? », p. 338.

la « finitude essentielle » pour constitutive de l'être même de l'homme, mais aussi par Marx que Granel considère, tout comme Aristote, comme un penseur des finitudes logiques de l'être.

Aussi convient-il de comprendre les phénomènes monstrueux des années 30 comme « la première manifestation du blocage du système des idéalités infinies » dont la rançon fut une folie meurtrière, et les phénomènes inquiétants qui assombrissent notre présent comme les signes de « l'épuisement du possible moderne en tant que logique de l'infinité » (74), et comme des signes qui montrent que la production « ne produit jamais ce qu'elle produit à partir de ce qu'exigent les formes essentielles de l'usage », sans avoir « d'abord considéré sa production comme une partie de la production de richesse et ses produits comme des marchandises », et qu'elle fait reculer autant que possible « les lois d'essence » du savoir, de l'apprendre, de la santé, de l'habiter, etc., pour fabriquer des « substituts de synthèse aux déterminations d'essence elles-mêmes »²⁶.

*

Est-ce à dire qu'une « malédiction ontologique » pèserait sur les idéalités infinies, et que *Les années 30* nous convierait à nous ranger du côté des « plaintes sur la "décadence" » (79-80), ou bien qu'elles donneraient raison au dernier Heidegger lorsqu'il affirme que « seul un dieu peut encore nous sauver »²⁷ ? Certainement pas. Car si elles montrent qu'aujourd'hui tout, dans le monde, s'offre à la « prise de l'infinité » et que nous ne pouvons plus avoir aucune prise immédiate sur le « processus infini d'accroissement de la production », elles montrent également – telle est en effet, selon Granel, la grande leçon d'Aristote que Marx et le premier Heidegger ont l'un et l'autre entendue – que ce qui a pour principe, non une limite, mais l'illimitation, ne peut avoir ni son commencement ni son achèvement en soi-même, et que par conséquent, du fait même de leur illimitation, les idéalités infinies n'ont pas la « possibilité d'achever réellement leur mouvement en une totalité absolue » – c'est-à-dire de « se "refermer" sur le monde », ou de se constituer « comme un monde de substitution » (80).

L'ultime question qui se pose à elles est donc la suivante : D'où vient que les Temps modernes aient imaginé que les idéalités infinies possèderaient une telle possibilité et que toute chose se laisserait réduire, sans reste, à l'objectivité du produit ? Pour y répondre, Granel se tourne vers le domaine où l'idée d'infinité s'est d'abord imposée : vers la mathématisation de l'infini d'où est née la mathématique moderne. Et il explique que la logique opératoire de l'infini qui autorise l'applicabilité indéfinie du « travail de

²⁶ Pour toute cette analyse, cf. « Sibboleth ou de la lettre », in *Écrits logiques et politiques*, p. 282.

²⁷ M. Heidegger, *Réponses et questions sur l'histoire et la politique*, Paris, Mercure de France, 1977, p. 49.

l'infinité à soi-même » n'implique pas, par elle-même, l'idée d'une totalité absolue (c'est-à-dire un infini en acte ou en extension), mais que la raison moderne s'est laissée prendre au « reflet éblouissant » des nouvelles idéalités mathématiques et qu'elle n'a pas réussi à « séparer son opération de son fantasme » (80-81). Ainsi la métaphysique leibnizienne a-t-elle construit, sur le régime opératoire de la logique de l'infinité, « la fiction d'une substantialité de l'infini se déversant dans sa manifestation réglée », le leurre rationnel d'une « pure auto-production dont le réel serait l'apparence “bien fondée” » (80-81). Ainsi Rousseau a-t-il fondé l'idée moderne de démocratie sur l'hypostase de la volonté comme « Volonté générale » d'où ont « disparu toutes les ”volontés particulières”, y compris la forme abstraite de la particularité en général qu'est la “volonté de tous” », en reconnaissant néanmoins que la Volonté Générale ne pouvait aucunement fonctionner sans « supplément théologique »²⁸.

Or les sociétés démocratiques modernes ont succombé à l'imaginaire de la totalisation infinie, et elles ont fini par transformer la « puissance du rationnel » en un « pur et simple pouvoir » qui étend sur toute finitude « la nuit d'un asservissement sans mesure » (81). Les premières se sont développées « sous le leurre inconscient de l'infini en acte », en supposant possible de régler par « le poids symbolique de la “Volonté générale” » les tensions existant entre les diverses composantes du corps productif (85) ; et, aujourd'hui, les systèmes productifs démocratiques ont atteint la limite où ils « ne peuvent plus progresser qu'en s'incorporant » ce leurre (85), c'est-à-dire en tentant de « réduire la substance sociale à une sorte de matière plastique » (87). Leur mode de fonctionnement est donc, « dans une certaine mesure », analogue à celui des totalitarismes. À ceci près cependant que, si les démocraties libérales cherchent à rendre malléables et fluides l'ensemble des structures sociales, ce n'est pas pour les mettre à la « disposition d'une volonté politique extérieure et absolue », comme ce fut le cas dans les années 30 (87), mais pour permettre au processus infini d'accroissement de la production de coloniser tous les domaines de réalité. À l'ère de la mondialisation, l'infinité moderne travaille en effet « en douceur, parmi des mesures temporaires et des palliatifs de toute sorte » ; et elle est même capable de « maquiller sous diverses “justifications” morales ou sociales les évolutions qu'elle n'a planifiées, en réalité, que pour une seule et unique raison : l'accroissement de la richesse » (88).

Comprendre ce qui nous arrive et n'être pas entièrement démunis par rapport à notre propre avenir, c'est donc « résister au décollage ontologique hors de l'attraction de la finitude » qui est « l'âme du monde moderne » (80). Autrement dit, c'est reconnaître que « la production moderne, en tant que production à la fois du sujet autonome et de la substance automatique est une entreprise imaginaire » (87). Mais c'est aussi prendre conscience du fait que « l'étrange recul du devenir-monde de la Production devant toute

²⁸ Sur ce point, cf. « La guerre de Sécession », p. 359.

tentative d'avoir immédiatement "prise" sur lui ouvre, pour nous, « la possibilité d'un autre recul : celui d'un travail de pensée qui nous prépare à saisir le *kairos* pour de multiples batailles futures pour un tout nouveau faire-monde, aussitôt que ce "moment favorable" viendrait à s'offrir » (89).

L'« analyse logique de la situation concrète » est donc à l'écoute de la « croissance de l'inexistence » et du « manque à être » induits par la logique de l'infinité productive, et elle s'efforce d'en articuler l'expression dans un « langage disruptif et sécessionnaire quant au présent », « affirmatif et inventif quant à un avenir »²⁹ qui fait apparaître la solidarité, par-delà leurs différences, des « formes libérales, sociales-démocrates et paléo-marxistes d'action et d'analyse », et qui montre pourquoi ces formes « se retournent aussi bien en autant de formes d'impuissance et de cécité »³⁰ nous asservissant « au propre devenir de notre liberté » (81). Et elle prend acte du fait que la « finitude essentielle » ne possède aucun socle naturel pour montrer qu'il est possible – et nécessaire – de réinscrire la finitude dans l'infinité de la modernité, en recourbant le mouvement même de l'infinité.

Elisabeth RIGAL

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Cf. « Sibboleth ou de la lettre », p. 284.